

Qui eût cru qu'un petit chercheur mâle de province, exerçant dans un champ mineur, bouleverserait les valeurs fondamentales de notre civilisation pour toujours ? Qui aurait pu imaginer, une seule seconde, que nos rites, nos traditions, la colonne vertébrale même de notre société, tout cela craquerait entre mes torses malhabiles telles les ailes d'un grillon apéritif ? « ENTRÉE ». Je frappais la touche, officialisant la demande de publication de ma thèse : « Nutrition de substitution pour les génitrices en prégestation », et m'imaginant déjà comme la risée de toute la communauté scientifique. Mais cette simple pression provoqua une onde de choc plus spectaculaire encore que les plus violents tsunamis de nos mers.

Comprenez que les Mantis femelles dévorent la tête de leurs partenaires depuis la préhistoire. Nous sommes une société matriarcale où l'instinct, le devoir et le bon sens nous dictent ce sacrifice, que nous ne percevons d'ailleurs pas comme tel, mais comme le plus beau et naturel des dons possibles. La molécule qui pousse le mâle à faire le cadeau ultime de sa vie sans une once d'hésitation, c'est moi qui l'ai identifiée : l'ocytocine. Une substance à l'origine du sentiment amoureux, de l'empathie, et à haute dose, du désir de sacrifice pour l'autre. Saviez-vous d'ailleurs qu'on ne tombe amoureux que pendant quatre-vingt-dix secondes ? C'est le temps que met la molécule pour se dissiper de l'organisme. Lors du sentiment amoureux, le cerveau en produit régulièrement. La nouveauté d'une rencontre notamment, peut provoquer de multiples décharges simultanées d'ocytocine. Cette overdose est surnommée le « coup de foudre ». Combinée à une libération massive d'endorphine (la molécule du plaisir) durant l'orgasme, la mort par accouplement n'en devient pas seulement une fin particulièrement enviable pour un Mantis mâle, mais la seule envisageable. Sinon quoi ? Finir en vieil insecte rabougri et ridicule ? Attendre que sa carapace se craquelle sous le poids des années et suinte de manière incontrôlable ? Quelle honte ! Mais elle ne saurait surpasser la pire de toutes les disgrâces : n'avoir pas accompli son devoir de père. D'autant que nos femelles produisent elles aussi de l'ocytocine à l'accouplement. Sauf que dans leurs cas, celle-ci se mêle à l'afflux massif d'une autre molécule : la ghréline, ou hormone de la faim. Combinez les deux et la mère en devenir, au paroxysme de l'extase sexuelle, est saisie d'un incontrôlable « appétit amoureux », dévorant la tête de son amant avec une gratitude débordante doublée d'un sentiment de plénitude inégalable. Tout le monde s'y retrouve donc.

Mais nous ne sommes pas QUE les jouets de nos hormones. Une autre raison concrète justifie depuis toujours notre singulier mode de reproduction, dont émergea le choix de ma spécialité : la

nutrition. Une femelle pond entre deux cents et quatre cents œufs par portée moins d'un mois après l'accouplement. Non contente d'un tel prodige, elle les emballe par paquets dans des oothèques, cocons tissés grâce à ses sécrétions pour que nos chers petits en gestation survivent les soixante jours nécessaires à leur maturation. Imaginez un peu la dépense énergétique et nutritionnelle que tout cela représente. La nature nous a donc conditionnés, nous les mâles, à servir de buffet chaud à la future mère afin d'éviter qu'elle meurt d'épuisement avant que sa noble tâche ne soit accomplie.

D'un point de vue purement sociétal, il faut regarder la vérité en face : le mâle est une créature inférieure. Nous sommes deux fois plus petits, plus malingres et nous mourrons dès notre premier rapport sexuel. Comment s'étonner alors que la société ne nous considère pas au-delà de ce que nous sommes : des sacs à semence avec une date de péremption tatouée à l'encre invisible sur l'abdomen ? Pas étonnant que nous touchions des salaires inférieurs, on n'emporte pas l'argent dans la tombe, ou que les soins les plus basiques ne nous soient pas remboursés. Une portée de deux cents œufs renferme en général aux deux tiers, voir aux trois quarts des mâles. Inutile de nous surprotéger, il y en aura bien assez pour tout le monde. « Estimons-nous déjà heureux qu'elles ne nous aient pas réduits en esclavage », plaisanta un jour un de mes collègues. Six mois plus tard, il était l'heureux défunt père d'environ deux cent dix mâles. Sa thèse ne vit jamais le jour.

Je ne dois pas être un excellent représentant de mon espèce, car pour tout vous dire, ce sacrifice m'a toujours semblé obsolète et dispensable dans une société moderne et bien organisée comme la nôtre. Nous ne sommes plus, depuis longtemps, les sujets des caprices de la nature, dépendants de l'affluence du gibier et du succès de nos chasses. Nos fermes et nos abattoirs s'en chargent pour nous, et notre savoir-faire culinaire culmine à un niveau de raffinement inégalé. Pourquoi donc s'obstiner à dévorer ses congénères ? C'est la tradition. Faire autrement représenterait une terrible transgression des valeurs de notre société. Ma femme, de toute façon, est obsédée par son travail et ne semble manifester aucun désir de reproduction. Nous avons été mariés par nos parents, sans consultation ou rencontre préalables. Une affaire de lignée, de « bons gènes » comme ils disaient. L'arbre généalogique a décidé pour nous (et peut-être les comptes en banque.) Ma partenaire donc, Edna, est une femelle assez spectaculaire à côté de laquelle je passe pour un nabot rabougri. Elle exerce dans la recherche, elle aussi. Mais sur de « vrais » sujets. Département des énergies. Photosynthèse. Le top du top. Ses étroites pupilles noires ne me voient pas lorsqu'elles glissent sur moi. Ses pensées vont aux chloroplastes, aux ions minéraux, au dioxyde de carbone, à l'oxygène... et moi je ne suis qu'un meuble de plus en notre demeure. On pourrait croire qu'une carrière sur la ligne de front des sciences appliquées ferait d'elle une avant-gardiste intellectuelle. Soyons fous :

une machiste même ! Pourtant Edna défendait le matriarcat avec un calme déconcertant. Tout commence par les gènes selon elle. Les mâles sont plus faibles que les femelles et présentent même des caractéristiques nutritives parfaitement adaptées à celles-ci. Dès lors que cette démonstration est faite, il serait vain de vouloir prôner une égalité illusoire. Ce serait même « Les prendre pour des idiots en leur faisant miroiter plus qu'ils ne sont et ne seront jamais », pour citer ses propres mots.

Ce point de vue antédiluvien présentait cependant un avantage, un peu choquant certes, mais que j'appréciais tout particulièrement : j'avais du temps devant moi. C'est la raison pour laquelle, à la grande moquerie de mes collègues et au mépris de ma hiérarchie, je me lançais dans une ambitieuse thèse sur le comportement hormonal pré et post accouplement des femelles Mantis. Mes découvertes firent rapidement sensation chez mes anciens détracteurs, et mon champ d'expertise s'étendit aux mâles. C'est alors que le glissement de terrain intellectuel se produisit. Une hormone pouvant souvent être « contrebalancée » par une autre, comme l'œstrogène par la testostérone pour vous donner un exemple, serait-il possible d'inventer un mélange de molécules qui dissuaderait la femelle de décapiter le mâle lors de l'orgasme ? Et une idée en entraînant une autre, puis tout un train, l'objet de ma thèse toucha bientôt à sa forme définitive : créer un repas à base de super nutriments et d'un fin dosage d'hormones qui rassasia la femelle tout en lui ôtant le désir incontrôlable de dévorer le mâle. J'aboutissais à un cocktail à boire en préliminaire de l'acte sexuel. Mes premiers essais sur sujets in vivo provoquèrent un cataclysme auquel je n'étais pas préparé.

Le scandale fut énorme lorsque des mâles réchappèrent de leur accouplement avec des femelles volontaires suite à la prise du traitement. Pire : certains couples eurent aussitôt envie de le refaire ! On n'avait jamais vu cela de mémoire de Mantis, comme vous devez l'imaginer. Refaire l'amour... quelle idée révoltante ! Et révolte, il y eut bel et bien. Les conservateurs m'érigèrent en hérétique, en destructeur de nos valeurs les plus fondamentales. En réponse, les progressistes firent de moi leur tête de proue, grand pourfendeur de la barbarie archaïque de notre cycle reproductif. Les opportunistes se frottaient déjà les faucilles en imaginant les profits à faire tandis que les sociologues s'inquiétaient de potentielles répercussions démographiques quant à la survie des mâles et la multiplication des copulations. Des laboratoires entiers furent montés pour ouvrir la voie à un nouveau champ jusqu'alors inexploré, car jugé superflu : la contraception. La Terre avait pivoté sur son axe, et j'étais le créateur du levier responsable. Pas un couple, pas un repas de famille n'échappa à la terrible question du « pour » ou du « contre ». Des mariages se brisèrent sur les récifs du débat, des frères et sœurs ne se parlèrent plus du jour au lendemain, et l'on interdisait aux jeunes de fréquenter un tel ou une telle « prococktail » comme on appelait les gens en faveur de la

non-violence sexuelle. Car le mot sexe, on essayait de le dire le moins possible, bien qu'il fut au centre du débat. On parlait plutôt de procréation, de droits fondamentaux, de noble sacrifice, de fuite des responsabilités masculines, de traditions, de surpopulation, de perversion, mais de sexe, oh que non !

Mon produit peinait à atteindre le marché, en proie à de fausses délibérations sanitaires cachant en réalité un bras de fer entre lobbies puritains et profiteurs en mal de cash. Je devais témoigner sous peu à un audit qui déciderait très certainement du sort de ma découverte. « Le débat du millénaire », comme le surnommaient déjà les médias, arrivait à grands pas lorsqu'un autre sujet fit également l'actualité : l'émancipation masculine. Les mâles n'étaient potentiellement plus obligés de mourir. Ils pourraient vivre, fonder une famille, s'occuper, eux aussi, de leur progéniture. Ils pourraient enfin envisager une carrière. L'inégalité des salaires perdrait tout son sens. Déjà, la disparité du système de santé faisait scandale et attisait les colères. Les manifestations se multiplièrent sous les futaies. « Le matriarcat, on n'en veut pas ! », scandaient de jeunes mâles et même quelques femelles, les abdomens bariolés de messages militants, jusque sous les feuillages de notre demeure. Et pour la première fois, le regard d'Edna tomba sur moi.

« J'ai envie de toi. » La phrase avait secoué ma carapace d'un spasme de surprise. Je le lisais à présent dans immenses globes oculaires, et un afflux capiteux de phéromones ne pouvait me tromper : Edna suintait l'excitation sexuelle par tous les ports de sa chitine. À mon tour, je fus envahi d'un désir incontrôlable. L'ocytocine... merde. Ne pas céder. Poser la question avant de perdre le contrôle. Vite ! « Tu... Veux-tu prendre le cocktail ? » Elle me fit signe que oui. Rassemblant mes esprits je me précipitais pour lui rapporter une dose de mon étude. Elle avalait le liquide goulûment, puis reporta des pupilles plus rétrécies que jamais sur ma carapace tremblante. Ça y est. J'allais le faire. J'allais faire l'amour pour la première fois de ma vie. Me positionnant au-dessus d'elle, je déployais mon organe sexuel et la pénétra. Ce fut l'instant le plus intense de toute mon existence. Mon abdomen sembla exploser sous la sensation de plaisir extatique. Afflux massif d'endorphines. Je ne comprenais plus rien, ne contrôlais plus rien. Mon cerveau irradiait des vagues d'orgasmes euphorisantes dans tout mon corps telles les rides de l'eau après la chute d'une pierre. Chacune me privait un peu plus de toute motricité, et de ma lucidité. Je pourrais tout donner à cette femelle. Même ma vie. Son corps semblait s'élargir sous mes assauts, et plus le corps d'Edna enflait, plus le désir de sacrifice s'épanouissait en moi. Oh, Edna, prends-moi. Accepte mon corps. Dévore mon essence vitale. Toi seule comptes. Tu es la reine, et moi l'insignifiant insecte qui te donnera la substance dont tu as besoin pour mettre au monde nos innombrables enfants. Oui,

enroule les faux de tes pattes autour de mon cou, prêtes à le trancher net. Non... attends... ce n'est pas comme ça que cela devait se passer. Je... Tu ne devais pas faire cela. Tu ne devais pas avoir faim. Je devais... je devais résister... Tu as pris le cocktail... Te parler, oui te parler : « Edna ? » « Oui mon amour ? » « Tu as bien pris le cocktail ? » « Oui. Rassure-toi, je n'ai pas faim. » Une pointe de déception me saisit. Malgré une conscience aiguë de ma situation, j'éprouvais un insistant désir d'être consommé. Edna approcha ses mandibules de mes globes oculaires et articula avec bienveillance : « Je ne te mange pas par appétit, mon amour. Je te mange par idéologie. » Alors, à mon immense soulagement, l'étai contre ma nuque se resserra, et tandis que ma semence me quittait pour emplir Edna dans un grand feu d'artifice orgasmique, ma tête en fit de même.

FIN